

## HOMÉLIE 10

«Un seul corps et un seul esprit, comme vous avez été appelés à une même espérance dans votre vocation.»

1. Quand le bienheureux Paul exhorte à quelque chose de grand, lui si sage et si dégagé de la matière, il fait descendre son exhortation du ciel; et c'est une leçon qu'il a reçue du Seigneur. Entendez comme il parle plus loin : «Marchez dans la dilection, comme le Christ nous a donné la sienne et s'est livré lui-même pour nous;» (Ep 5,2) et dans une autre épître : «Ayez en vous les sentiments qui furent dans le Christ Jésus, lequel, ayant la nature divine, n'a pas jugé commettre une usurpation en se déclarant égal à Dieu.» (Phil 2,5-6) Voilà ce que fait ici l'Apôtre, sachant bien que la grandeur des exemples proposés est ce qui stimule le plus le désir et le zèle. Que dit-il donc pour nous engager à l'unité ? «Un seul corps et un seul esprit, comme vous avez été appelés à une même espérance dans votre vocation; un seul Seigneur, une foi seule, un baptême seul.» Que faut-il entendre par ce corps unique ? Les fidèles répandus dans tout l'univers, ceux qui furent et ceux qui seront. Ceux même qui vécurent avant le Christ, et dont la vie fut pure, appartiennent à ce corps. Pour quelle raison ? C'est qu'ils ont eux aussi connu le Christ. Qui nous l'assure ? Lui-même quand il dit : «Abraham votre père a tressailli pour voir mon jour; il l'a vu, et il a été dans la joie ... Si vous aviez foi en Moïse, vous croiriez dès lors en moi; car il a écrit de moi, ainsi que les prophètes.»(Jn 8,56; 5,46) Ils n'auraient pas écrit touchant quelqu'un dont ils n'auraient rien su; le connaissant, ils l'ont adoré. Eux aussi rentrent donc dans le corps. Le corps n'est pas séparé de l'esprit; car il ne serait plus un corps. Nous avons coutume de dire, pour exprimer la suite et l'accord de plusieurs choses : elles font un corps.

Du reste, nous ne concevons pas l'unité du corps sans l'unité de la tête. Mais, dès qu'il existe une tête et un corps, celui-ci se compose de divers membres, les uns élevés, les autres inférieurs, sans toutefois que les premiers dédaignent les seconds, ou que ceux-ci portent envie à ceux-là. Tous n'ont pas le même usage, et leurs fonctions sont subordonnées à la nécessité; or, comme cette nécessité pèse sur tous et sur chacune de leurs fonctions, tous sont également honorables. Il en est cependant qui sont supérieurs aux autres : ainsi, la tête domine sur tout le reste du corps, parce qu'elle réunit tous les sens et que là réside l'empire de l'âme; de plus, dans la tête, la vie ne peut pas exister, au lieu que beaucoup ont vécu longtemps, après qu'on leur avait coupé les pieds. La tête l'emporte sur les autres membres, non seulement par sa position, mais encore par l'action et par le rang. Pourquoi le dis-je ? Il y en a beaucoup dans l'Eglise qui cherchent à dominer, comme la tête, qui portent leurs regards vers le ciel, remplissant en quelque sorte l'office des yeux; ils se tiennent loin de la terre et ne veulent y participer en rien : les autres tiennent la place des pieds et foulent la terre, mais ce sont là des pieds sans infirmité. On ne fait pas un crime aux pieds de fouler la terre, pourvu qu'ils ne courent pas au mal, selon l'expression du prophète : «Leurs pieds courent au mal.» (Is 59,7) Il ne faut donc pas que les yeux s'enorgueillissent et méprisent les pieds, ni que ceux-ci portent envie à ceux-là; car les uns et les autres perdraient ainsi leur propre beauté, et n'auraient plus le libre exercice de leur fonction et leur utilité. Belle leçon celui qui veut nuire au prochain commence par se nuire. Que les pieds refusent de porter la tête quand il est nécessaire de sortir, ils causent leur propre perte par l'inaction et l'immobilité; que la tête, à son tour, ne prenne aucun soin des pieds, et c'est sur elle que le mal retombera d'abord. La raison veut que ces membres ne luttent pas les uns contre les autres, et l'ordre de la nature ne l'exige pas moins.

Comment est-il possible, me direz-vous, que l'homme ne s'élève pas contre l'homme ? L'ange ne le peut pas, il ne s'élève pas contre l'archange; la brute ne peut pas non plus s'élever par la pensée au-dessus de moi; mais, quand la nature est digne d'un égal honneur, quand les dons sont les mêmes, ainsi que les droits et les avantages, comment ne s'élèverait-on pu contre celui qui domine ? – C'est précisément à cause de cela que vous ne devez pas vous élever contre le prochain. Si tout nous est commun, si l'un n'a rien de plus que l'autre, d'où viendrait l'orgueil ? Nous sommes de la même nature, tous composés d'une âme et d'un corps, nous respirons le même air, nous avons la même nourriture; sur quoi baser de folles prétentions ? Mais être en état par la vertu de surpasser les puissances incorporelles, voilà qui pourrait inspirer de l'arrogance. Je me trompe cependant; ce n'est pas là de l'arrogance. Pour moi, c'est avec un plein sentiment de mon droit que je méprise le démon et que je le foule à mes pieds. Voyez avec quelle noble fierté le traitait l'Apôtre : alors même que le démon disait

## HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

de lui de grandes choses, publiait ses prodiges, Paul l'arrêtait, et n'acceptait pas même de lui un témoignage favorable. Une pauvre servante, possédée de l'esprit de Python, s'écriait : «Ces hommes sont les serviteurs du Dieu très-haut, ils vous annoncent le chemin du salut» (Ac 16,17) Paul lui fait de vifs reproches et lui ferme impitoyablement la bouche. Ailleurs encore il écrit : «Dieu broiera Satan sous vos pieds, et dans peu.» (Rom 16,20) La différence de nature fait-elle là quelque chose ?

2. Non, elle ne fait rien, vous le voyez; tout dépend du libre arbitre; et par l'usage qu'ils en ont fait, les démons sont tombés au-dessous de tous les êtres. – Je ne m'élève pas contre l'ange, dira-t-on, je sais trop bien la supériorité qu'il a sur moi. – Eh bien, vous ne devez pas plus vous élever contre l'homme que contre l'ange. A la vérité, l'ange diffère de vous par nature, ce qui n'est pour lui ni mérite ni démérite; mais l'homme diffère de l'homme par l'énergie de sa volonté, sinon par nature; l'ange se trouve aussi parmi les hommes. Si vous ne vous élevez donc pas contre les anges, à bien plus forte raison ne devez-vous pas vous élever contre les hommes qui sont devenus anges sans changer de nature. Dès que l'homme vertueux devient un ange ici-bas, il l'emporte sur vous en bonté beaucoup plus que l'ange lui-même. Pourquoi ? Ce que celui-ci possède par nature, celui-là l'acquiert par la générosité de ses efforts : l'ange s'éloigne de vous par le lieu même qu'il habite, étant citoyen du ciel; tandis que l'homme demeure avec vous sur la terre, et vous est un sujet d'émulation. Je maintiens même en cela sa supériorité, car vous savez ce que dit l'Apôtre : «Notre conversation est dans les cieux.» (Phil 3,20) Pour vous convaincre de cette supériorité, songez où réside notre tête; elle est sur le trône royal, et, par la distance qui nous sépare de ce trône, nous mesurons celle qui nous sépare de l'homme vertueux. – Mais je le vois dans les honneurs, me direz-vous encore, et je me sens stimulé par la jalousie. – Voilà ce qui trouble et bouleverse tout, dans le monde d'abord, et puis même dans une infinité d'Eglises. Si des vents impétueux et contraires se précipitent dans un port jusque-là tranquille, ils le rendent mille fois plus dangereux. que les écueils et les détroits : ainsi l'amour de la vaine gloire, quand il vient à se déchaîner, jette tout dans un complet désordre.

Il vous est arrivé de voir l'incendie de vastes édifices : vous avez vu comment la fumée monte vers le ciel; et personne ne s'avance pour arrêter le fléau, chacun s'occupe de lui-même, de telle sorte que le feu n'est nullement enrayé dans son œuvre de destruction; souvent toute la ville est là formant le cercle, de nombreux spectateurs et point d'auxiliaires; tous sont là dans une complète inaction, ne levant la main que pour montrer aux derniers venus, soit les langues de feu qui sortent par les fenêtres, soit les poutres qui s'abîment dans le brasier, quand ce n'est pas l'ensemble de celles sur lesquelles reposait l'édifice qui vont joncher le sol de leurs débris. Il y a cependant des hommes intrépides et sachant braver le danger; ils approchent avec audace du théâtre de l'incendie, non pour porter secours, par exemple, et combattre le fléau, mais pour avoir un plus beau spectacle, pour contempler les choses de plus près, et voir ce que les autres ne voient pas. Si la maison était riche et splendide, le spectacle est encore plus émouvant et paraît plus lamentable. Dans le fait, c'est une chose terrible à voir : les chapiteaux des colonnes réduits en cendre, les colonnes elles-mêmes abattues, les unes par l'action du feu, les autres par la main des hommes, de ceux mêmes qui les ont élevées, s'il en est qui tentent d'arrêter l'incendie. On aperçoit les images qui faisaient l'ornement du palais tant qu'elles étaient protégées par la toiture, maintenant à découvert, se dressant parmi les ruines, étrangement déformées. Qui pourrait décrire les richesses entassées dans l'intérieur, les tissus d'or, les meubles d'argent ? Ces appartements intérieurs où pénétraient seuls le maître et la maîtresse de maison, où se trouvaient renfermés les riches vêtements, les parfums et les pierres précieuses, dès que le feu survient, tout se dévoile; les esclaves qui servent aux bains, les balayeurs de rue, les vagabonds et tous les autres y plongent le regard : tous ces trésors cachés ne sont plus qu'un mélange d'eau, de feu, de fange, de cendres et de bois à demi-consumés.

Dans quel but ai-je étalé sous vos yeux une pareille image ? Je n'ai pas voulu simplement décrire une maison incendiée; car que m'importe ? J'ai voulu dérouler devant vous le tableau des maux de l'Eglise, autant qu'il était possible de les retracer. Oui, l'Eglise est comme dévorée par l'incendie, ou bien on dirait que le feu du ciel en a frappé la façade, et personne n'en est ému : la maison paternelle brûle, et nous dormons d'un profond et léthargique sommeil. Quel est néanmoins celui que le feu n'atteint pas ? quelles figures dressées dans l'Eglise a-t-il épargnées ? L'Eglise est-elle autre chose qu'un édifice dont nos âmes forment les éléments ? Toutes les parties de cette maison ne sont pas également honorables; des pierres qui la constituent, les unes brillent et resplendent, les autres restent dans l'obscurité, quoique de beaucoup plus estimables peut-être. On peut distinguer là ceux

## HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

qui tiennent la place de l'or rayonnant sur les poutres; plusieurs sont là comme des statues qui décorent le temple et d'autres comme les colonnes qui le soutiennent. Il est des hommes, en effet, qu'on désigne sous le nom de colonnes, non seulement parce qu'ils en ont la solidité, mais encore parce qu'ils sont pleins de grâce, et que leur tête rayonne aussi de l'éclat de l'or. On y peut voir enfin la multitude qui forme en quelque sorte le vaste parvis, l'enceinte et les vestibules; la multitude nous apparaît aussi comme les pierres dont les murs sont composés.

3. Ce n'est pas assez, il faut aborder un plus glorieux symbole. Ce n'est pas de ces pierres que l'Eglise est bâtie : l'or, l'argent et les pierreries en constituent les assises, l'or est prodigué de toute part. Mais, chose lamentable, le feu de la vaine gloire a passé sur tout cela, la flamme dévorante a tout atteint, personne qui se soit mis à l'abri de ses atteintes. L'incendie nous frappait comme un étonnant spectacle, et nous n'avons su rien faire pour en arrêter les progrès. Si nous avons tenté quelques efforts, qui semblaient un moment en dominer la rage, après deux ou trois jours, une étincelle se dégage de la cendre, envahit tout, ajoutant de nouvelles ruines. Voilà ce qui s'accomplit ici : encore un trait de ressemblance avec ce qui se passe dans les incendies. La cause en est que les appuis des colonnes de l'Eglise nous ont abandonnés; nous qui soutenions le faite et qui consolidions l'édifice tout entier, nous avons été livrés à la flamme, qui bientôt s'est précipitée sur le reste des murs. Dans les constructions matérielles, quand le feu s'est emparé du bois, il s'en est fait une arme pour attaquer la pierre; quand il a rongé les colonnes et qu'il les a jetées à bas, il n'a plus besoin de ruiner autre chose; car, dès que les soutiens de l'édifice sont tombés, il faut nécessairement que tout s'écroule. Tel est le spectacle que nous avons sous les yeux : la flamme a gagné toutes les parties de l'Eglise; nous recherchons les applaudissements des hommes, nous brûlons d'acquiescer les honneurs, et nous n'écoutons plus cette parole de Job : «Si, lorsque j'ai péché sans le vouloir, je me suis détourné de la multitude.» (Job 31,34) Quelle vertu dans cette âme ! Je n'ai pas rougi, dit-elle, de proclamer devant la multitude les péchés que j'avais commis. Un tel homme ne rougissant pas, à combien plus forte raison devons-nous ne pas rougir.

«Dites le premier vos prévarications, et vous serez justifié.» (Is 43,26) Grande a été la violence du fléau, tout gît à terre, tout est renversé. Nous sommes devenus les esclaves de la vaine gloire, au lieu d'être les serviteurs de Dieu; désormais il nous est impossible de réprimander ceux qui nous sont soumis, étant nous-mêmes consumés de la même fièvre; nous avons besoin d'être guéris, nous à qui la mission était donnée de guérir les autres. Quel espoir de salut reste-t-il, quand les médecins eux-mêmes ont besoin d'un secours étranger ? Ce n'est pas en vain que je parle de la sorte, et mes plaintes ne sont pas sans but : nous devrions tous, sans en excepter les femmes et les enfants, nous couvrir de cendres, porter le cilice, multiplier nos jeûnes, et prier Dieu de nous tendre la main et de remédier à nos maux. Oui, l'action de la main de Dieu, de cette main si grande et si puissante, nous est absolument nécessaire. Il faut que notre repentir surpasse celui des Ninivites. «Encore trois jours, s'écriait le prophète, et Ninive sera ruinée.» (Jon 3,4) Terrible prédication, menace effrayante ! et comment n'eût-on pas été saisi de terreur en pensant que la ville serait le tombeau de ses habitants et que tous allaient subir le même genre de supplice ? Si la perte de deux enfants mourant à la fois et dans la même maison, est un malheur accablant : si Job regarda comme le coup le plus affreux que ses enfants fussent écrasés sous les ruines du même édifice, qu'eut-ce été de voir, non la chute d'une maison ni la mort de deux enfants, mais tout un peuple de cent vingt mille âmes enseveli sous les ruines de la ville ?

Vous savez ce qu'il y a là d'effrayant; car nous avons été nous aussi naguère menacés d'un pareil désastre, non par la voix d'un prophète, n'étant pas dignes d'entendre un pareil avertissement, mais par une parole venue de haut et dont le son était plus formidable et plus éclatant que celui de la trompette. Vous l'avez entendu : «Encore trois jours, et Ninive sera détruite.» Menace qui saisit d'effroi, je le répète. Rien de semblable aujourd'hui. Il n'est plus question de trois jours, ni de la catastrophe d'une ville; depuis de longs jours l'Eglise universelle est dans la confusion et dans un profond abattement : tous ses membres sont atteints du même mal, et surtout ceux dont la mission est de diriger les autres, d'où vient que leur mal s'aggrave de la nécessité qui pèse sur eux. Ne vous étonnez donc pas si je vous exhorte à faire plus que ne firent les Ninivites. Je ne me borne pas même à vous prêcher le jeûne; je vous indique de plus le remède qui sauva cette ville sur le point de succomber. Quel est ce remède ? «Le Seigneur vit que chacun avait abandonné sa mauvaise vie, et lui aussi se repentit du mal qu'il avait déclaré devoir leur faire.» Agissons de même, vous et nous; renonçons à l'amour des biens matériels et de la vaine gloire; prions Dieu de tendre une main secourable et de relever les membres tombés. Nos craintes ne sont pas les mêmes; c'étaient

## HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

alors les pierres et les bois qui devaient s'écrouler, c'étaient les corps qui devaient périr; aujourd'hui c'est bien autre chose, ce sont les âmes qui sont menacées d'être jetées au feu de la géhenne. Prions, repentons-nous, confessons nos désordres passés, implorons la grâce pour l'avenir; afin que nous soyons jugés dignes d'échapper an monstre prêt à nous dévorer et de rendre grâce au Dieu tout-puissant et miséricordieux. Gloire, empire, honneur au Père, en même temps qu'au Fils et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.